

* Tu es le bienvenu dans ma modeste petite cabane. *
J'avais parfois entendu cette formule de politesse dans quelques régions reculées du Mexique, mais comme en disant cela il riait sans raison valable, je sus qu'il exerçait sa folie contrôlée. Que sa maison soit une cabane ne lui importait nullement. Déjà, je sentais que j'aimais don Genaro.

Pendant les deux jours suivants, nous allâmes dans les montagnes récolter des plantes, et chaque jour nous partions à la première lueur du matin. Les vieillards se rendaient dans un lieu particulier de ces montagnes qu'ils ne me révélèrent pas; pendant ce temps-là, ils me laissaient dans une zone boisée où je me sentais parfaitement à l'aise, libre de toute appréhension, même dans cette solitude. Le temps passait sans que je m'en rende compte. Pendant ces deux jours je vivais l'extraordinaire expérience de me concentrer sur la tâche délicate de découvrir les plantes que don Juan m'avait demandé de cueillir.

Tard dans l'après-midi nous revenions chez don Genaro, et j'étais tellement fatigué que je m'endormais sur-le-champ.

Le troisième jour se déroula différemment. Nous travaillâmes ensemble, et à la demande de don Juan, don Genaro m'enseigna la cueillette de certaines plantes. Vers midi nous étions de retour. Pendant des heures tous deux restèrent assis devant la maison, observèrent un silence parfait, comme s'ils étaient en état de transe. Cependant ils n'étaient pas endormis, car à plusieurs reprises je passai devant eux et ils suivirent mon déplacement du mouvement de leurs yeux.

* Avant de les cueillir, tu dois parler aux plantes *, déclara brusquement don Juan. Il laissait les mots filer d'une façon habituelle, mais comme pour retenir mon

attention, il répéta cela trois fois. Jusqu'à ce moment-là pas un seul de nous n'avait dit un mot.

* Pour voir les plantes tu dois leur parler personnellement. Tu dois les connaître individuellement. Alors les plantes peuvent te raconter tout ce que tu désires savoir à leur propos. *

Il était déjà tard dans l'après-midi. Don Juan restait assis sur un rocher plat face aux montagnes de l'ouest, et don Genaro, assis à côté de lui sur une natte de paille, faisait face au nord. Le premier jour don Juan m'avait indiqué que telles étaient leurs « places »¹, et qu'il fallait que je m'assoie par terre n'importe où en face de l'un d'eux, mais qu'à cette place je devais toujours avoir le visage tourné vers le sud-est, et seulement de temps à autre leur jeter un rapide coup d'œil pour les regarder.

* Oui, c'est comme ça avec les plantes. N'est-ce pas vrai? » continua don Juan en se tournant vers don Genaro qui répondit d'un geste affirmatif.

Je déclarai que je n'avais pas suivi ses instructions parce que je me sentais assez ridicule lorsque je parlais aux plantes.

* Tu n'arrives pas à comprendre qu'un sorcier ne plaisante pas. Quand un sorcier essaie de voir, il essaie de gagner de la puissance », me dit-il d'un ton sévère.

Don Genaro ne me quittait pas des yeux. Je prenais des notes et cela semblait le déconcerter. Il me sourit, dodelina de la tête, et dit quelque chose à don Juan. Celui-ci haussa les épaules. Don Juan était habitué à me voir écrire pendant qu'il parlait et cela n'avait plus pour lui, je suppose, rien d'étrange, car il pouvait continuer à parler sans paraître remarquer mon activité. Mais pour don Genaro cela devait être surprenant car il continua à rire, et pour ne pas perturber l'humour paisible de cette conversation je dus cesser d'écrire.

Une fois de plus, don Juan affirma qu'il ne fallait

1. Cf. *op. cit.*, chap. 1

jamais plaisanter avec les actes d'un sorcier parce qu'il sagit en permanence du jeu où la mort est à chaque tournant. Il raconta à don Genaro comment j'avais une nuit aperçu les lumières de la mort me poursuivant. Ce récit l'amusa sans aucun doute car il se roula par terre en riant.

Don Juan s'excusa et précisa que son ami avait des accès de rire plutôt explosifs. Je me tournai à nouveau vers don Genaro que je pensais toujours être en train de se rouler au sol, mais je découvris avec stupéfaction qu'il accomplissait quelque chose d'extrêmement inhabituel. Sans s'aider de ses bras ou de ses mains il reposait sur sa tête avec ses jambes croisées en l'air comme en une position assise. Un tel spectacle me fit bondir sous le choc de la surprise. Le temps de réfléchir qu'il était en train de faire quelque chose de pratiquement impossible à concevoir du point de vue de la constitution du corps humain, il était déjà revenu à une position assise parfaitement normale. Don Juan, qui semblait savoir de quoi il retournait, applaudit l'éblouissante performance de don Genaro d'un rire éclatant.

Don Genaro avait remarqué ma perplexité. A plusieurs reprises, il claquait des mains, à nouveau roula en avant au sol, comme pour m'inciter à le regarder. Ce que j'avais pris pour un roulement par terre consistait en fait à se pencher en avant à partir de la position assise, et à toucher avec la tête le sol. Puis, en se balançant d'avant en arrière jusqu'à ce que le projetait de la force ainsi engendrée soit suffisant il se projetait sur la tête dans cette incroyable position assise renversée. Pendant un moment, il était « assis-sur-la-tête ».

Une fois leur rire passé, don Juan reprit d'un ton sévère la conversation. Pour être plus à l'aise je changeai de position et je me tournai vers lui. Il ne montrait pas le moindre sourire, alors qu'à son habitude, particulièrement lorsque je m'efforce de me concentrer sur ce qu'il dit, il a toujours un léger sourire. Quant à don

Genaro il ne me quittait pas des yeux, comme s'il voulait savoir si j'allais me remettre à écrire. Je décidai de ne plus prendre de notes. Don Juan me reprochait de n'avoir pas parlé aux plantes que j'avais récoltées, alors qu'il m'avait toujours demandé de le faire. Il ajouta que ces plantes que j'avais tuées pourraient aussi m'avoir tué, et il était certain que tôt ou tard elles allaient me rendre malade; mais alors je préférerais croire qu'il s'agissait simplement d'une grippe.

Ils s'esclaffèrent et lorsqu'il eut repris son sérieux don Juan déclara que si je ne pensais pas à la mort, ma vie tout entière ne serait qu'un tohu-bohu personnel. Son expression était vraiment sévère.

« Que peut avoir un homme en dehors de sa vie et de sa mort? » me demanda-t-il.

C'est à ce moment-là que je ressentis le besoin de prendre des notes. Don Genaro me regardait en souriant. Puis il pencha la tête en arrière et ouvrit les narines. Il devait posséder une maîtrise remarquable des muscles de ses narines, car il les ouvrit au moins deux fois plus qu'à l'accoutumée.

Dans ses clowneries, l'élément le plus comique n'était pas ce qu'il faisait, mais ses propres réactions. Ainsi après avoir élargi ses narines, tout en riant il se balançait d'avant en arrière et se plaça dans cette étrange position « assis-sur-la-tête ».

Don Juan en rit à pleurer, des larmes roulaient sur ses joues. Je n'avais qu'un titre énervé parce que je me sentais gêné d'être l'objet de ces plaisanteries.

« Genaro n'aime pas écrire », déclara don Juan en guise d'explication.

Je posai mes carnets de notes par terre, mais don Genaro intervint pour m'assurer que cela ne le dérangeait en aucune façon. Je pris mes carnets et au moment où je commençais à écrire il répéta la scène précédente, et à nouveau tous deux s'esclaffèrent.

Toujours en riant don Juan me regarda et me dit que

son ami faisait par ces gestes mon portrait. Chaque fois que j'écrivais, j'avais tendance à ouvrir mes narines, et Genaro pensait que tenter de devenir sorcier en écrivant était tout aussi absurde que de s'asseoir sur la tête, ce qu'il avait illustré par le geste.

« Peut-être ne penses-tu pas que cela soit amusant, mais seul Genaro peut arriver à s'asseoir sur la tête, exactement comme tu es le seul à penser pouvoir apprendre à devenir sorcier en écrivant. »

Une explosion de rire salua sa déclaration, et une fois de plus don Genaro accomploit son tour de force.

Je l'aimais beaucoup, pensai-je, parce que ses actes étaient accomplis de façon franche et pleine de grâce.

« Don Genaro, je m'excuse, lui dis-je en désignant le carnet.

— Ça va », répondit-il en riant sous cape.

Je n'arrivai plus à écrire. Pendant très longtemps ils continuèrent à parler de la manière dont les plantes pouvaient tuer, et comment les sorciers en faisaient usage dans ce but précis. Ils ne me quittaient pas des yeux, comme s'ils espéraient me voir reprendre des notes.

« Carlos est comme un cheval qui n'aime pas être harnaché, dit don Juan. Avec lui, il faut aller très lentement. Tu l'as effrayé, et maintenant il ne veut plus écrire. »

Don Genaro dilata ses narines, et d'un ton moqueur tout en fronçant ses sourcils, il grimaca :

« Allons, Carlitos, écris donc ! Ecris jusqu'à ce que ton pouce soit usé ! »

Don Juan se leva, étira ses bras en arguant son dos et alla dans les buissons non loin de la maison. Malgré son âge il avait un corps remarquablement bien musclé. Je restai seul face à don Genaro. Il me regardait et je dus détourner les yeux parce que je me sentais embarrassé.

« Ne me dis pas que tu ne vas plus me regarder », dit-il avec un ton plein d'humour.

Il ouvrit ses narines et les fit trembler, puis il se leva et en les imitant de façon vraiment grotesque il reprit

les mouvements de don Juan, argua son dos, étira ses bras, mais tordit son corps dans une position extravagante et indescriptible qui combinait un sens délicat de la pantomime et de l'exagération jusqu'au ridicule. C'était une magistrale caricature de don Juan.

A cet instant celui-ci revint, vit le geste, et sans le moindre doute en comprit la signification. Il s'assit en riant doucement.

« De quelle direction vient le vent ? » demanda don Genaro.

D'un mouvement de tête don Juan pointa vers l'ouest. « Il vaut mieux que j'aille sous le vent », déclara sérieusement don Genaro. Puis il se tourna vers moi et en tendant un doigt nerveusement agité, il me dit :

« Et ne sois pas inquiet si tu entends d'étranges bruits. Quand Genaro chie, les montagnes tremblent. »

Il sauta dans les buissons, et un moment plus tard un bruit étrange, un grondement profondément surnaturel remplit mes oreilles. Je ne savais qu'en penser. Je voulus questionner du regard don Juan, mais il était plié de rire.

Le 17 octobre 1968.

Je ne me souviens plus de ce qui décida don Genaro à me parler de la structure de l'« autre monde », ainsi le nommait-il. Il déclara qu'un maître-sorcier était un aigle, ou plutôt qu'il pouvait se transformer en aigle. Par ailleurs un sorcier malfaisant était un *tecolote*, un hibou. Don Genaro précisa qu'un sorcier malfaisant¹ était

1. La notion de sorcier « malfaisant » n'est en aucun cas proche de notre conception de sorcier « diabolique » voué à une magie maléfique. Il s'agit plutôt d'un sorcier « raté », un sorcier qui a échoué dans l'apprentissage de la sorcellerie à un niveau où il possède néanmoins une certaine pratique qu'il met au service des hommes à toutes fins utiles. C'est plutôt par maladresse qu'il serait malfaisant, et ses échecs ternissent la réputation des vrais sorciers.

enfant de la nuit, et que par conséquent les animaux pour lui les plus utiles étaient le puma et les autres chats sauvages, et aussi les oiseaux nocturnes, en particulier le hibou. Quant aux *brujos linco*s, les sorciers lyriques, c'est-à-dire les sorciers dilettantes, ils préféraient d'autres animaux, un corbeau par exemple. Don Juan qui avait écouté dans le silence se mit à rire sous cape.

Don Genaro se tourna vers lui et dit

« C'est bien vrai Juan, tu connais tout ça ! »

Puis il ajouta qu'un maître sorcier pouvait amener son disciple avec lui pour un voyage au travers des dix couches de l'autre monde. S'il était un aigle, le maître pouvait commencer à la couche la plus basse et s'élever au travers de chaque monde successif jusqu'en haut. Les autres sorciers, malfaisants ou dilettantes, pouvaient au mieux traverser trois couches seulement.

Don Genaro décrivit ses étapes ainsi qu'il suit :

« Tu démarres tout en bas, et alors ton maître te prend avec lui dans son vol, et bientôt, booom ! Tu traverses la première couche. Puis un petit peu plus tard, booom ! Tu traverses la seconde couche. Et booom ! Tu traverses la troisième... »

Don Genaro avec dix booms m'entraîna jusqu'à la dernière couche du monde. Lorsqu'il eut fini sa description, don Juan me regarda et eut un sourire de conviction.

« Parler n'est pas la préférence de Genaro, mais si tu as envie d'une leçon, il t'apprendra l'équilibre des choses. »

Don Genaro hocha affirmativement la tête, il plissa sa bouche vers le haut et ferma à demi ses paupières. Son expression m'enchantait.

Il se leva, don Juan l'imita.

¹. Don Juan sait se transformer en corbeau, et il a appris cette technique à Carlos Castaneda, Cf. *op. cit.*, chap. X.

« Eh bien ! dit-il. Allons-y. Nous pourrions y aller et attendre Nestor et Pablito. Ils ont fini leur travail. Le jeudi ils quittent plus tôt. »

Tous deux s'installèrent dans ma voiture, don Juan à mes côtés. Sans demander quoi que ce soit je démarrai, et don Juan me dirigea à un endroit où devait se trouver la demeure de Nestor. Don Genaro alla dans la maison, et un peu plus tard en sortit accompagné de Nestor et de Pablito, deux jeunes gens qui étaient ses apprentis. Tous se casèrent dans la voiture, et don Juan me dit de prendre la route allant vers les montagnes de l'ouest.

Nous laissâmes la voiture sur le bas-côté d'un chemin de terre, et nous avançâmes le long d'une rivière qui avait cinq à six mètres de large, jusqu'à la cascade que j'avais aperçue de l'endroit où nous avions garé la voiture. Le paysage était impressionnant. Juste au-dessus de nous passait un immense nuage bleuâtre et noir qui ressemblait à un plafond flottant. Il avait un bord très net et une forme d'énorme demi-cercle. A l'ouest, sur les pentes des hautes montagnes de la Cordillera Central la pluie tombait comme un rideau blanchâtre glissant sur les verts sommets. A l'est s'étalait la longue et profonde vallée avec au-dessus quelques rares nuages éparpillés. Là-bas, le soleil brillait. Le contraste entre les deux régions était remarquable. Nous fîmes halte au pied de la cascade qui devait avoir environ cinquante mètres de hauteur et dont le grondement était assourdissant.

Don Genaro enroula une ceinture autour de sa taille, une ceinture avec au moins sept petits objets en forme de gourde qui en pendaient. Il ôta son chapeau et le laissa pendre dans le dos, retenu par un lacet passant autour de son cou. Il sortit d'une pochette faite d'un épais tissu de laine un bandeau tissé de laines de différentes couleurs parmi lesquelles prédominait un jaune vif. Il plaça le bandeau autour de sa tête et glissa trois plumes, qui semblaient être des plumes d'aigle,

entre ses cheveux et le bandeau, dans une disposition asymétrique : une à la courbure du crâne juste au-dessus de l'oreille droite, une autre sur le même côté à quelques centimètres en avant, entre l'oreille et la tempe, et la troisième sur sa tempe gauche. Il quitta ses sandales et les attacha ou accrocha à la taille de son pantalon. Puis il mit une ceinture au-dessus de son poncho. Elle me sembla faite de rubans de cuir tissés, mais je ne pus me rendre compte s'il l'avait nouée ou bouclée. Puis il se dirigea vers la cascade.

Don Juan cala un gros galel et s'assit dessus; les jeunes gens firent de même et s'installèrent à sa gauche. Don Juan m'indiqua un endroit à sa droite et me dit d'apporter un galel et de m'asseoir.

« Nous devons faire une ligne », dit-il en me montrant l'alignement qu'ils avaient tous trois observés.

Don Genaro avait atteint le pied de la cascade et commença à suivre une piste qui s'élevait le long de la rive droite. Vue de notre place la trace paraissait assez raide, et il dut se servir des buissons comme prises. A un moment donné, un de ses pieds glissa, et il tomba presque. Un moment plus tard, la même chose se reproduisit. Le sol devait être glissant, et don Genaro un peu trop âgé pour ce genre d'exercice. Plusieurs fois je le vis trébucher ou glisser avant d'atteindre l'endroit où la trace disparaissait.

Lorsqu'il commença à escalader les rochers une sorte de crainte vague me saisit. Je ne comprenais pas ce qu'il allait faire là-haut.

« Que fait-il? » chuchotai-je à don Juan.

Don Juan ne se tourna pas vers moi et me répondit :

« C'est évident, il grimpe. »

Il regardait droit vers Genaro, fixement, assis le dos droit au bord du galel, les mains placées entre ses jambes.

Je me penchai en avant pour jeter un coup d'œil sur

les jeunes gens, mais d'un geste de la main don Juan me fit rentrer en ligne. Malgré cela, j'avais aperçu les jeunes Indiens dans une posture tout aussi attentive que celle de don Juan.

De la main celui-ci me désigna la cascade.

Je regardai. Don Genaro s'était élevé assez haut le long du rocher, et perché sur un rebord, il s'avancait lentement pour tourner autour d'un énorme bloc de rocher. Ses bras étaient largement ouverts comme s'il embrassait le roc. Il se déplaça lentement vers sa droite, et soudain perdit pied. J'eus un hoquet de surprise. Pendant un moment son corps tout entier resta suspendu en l'air. De sa main droite il avait réussi à attraper une prise et très agilement il reprit pied sur le rebord. Pourtant j'avais été certain que j'allais le voir tomber. Avant de continuer il se tourna et nous regarda. Ce fut un rapide coup d'œil, mais dans le geste de tourner la tête il y avait quelque chose de gracieux qui me surprit et incita ma curiosité. Je me souvins alors que chaque fois qu'il avait glissé, il avait eu le même mouvement, il s'était tourné et nous avait regardés. Mais j'avais pensé que, gêné par sa maladresse, don Genaro s'était simplement tourné pour voir si nous nous en étions aperçus.

Il grimpa un peu plus haut, perdit pied à nouveau et resta dangereusement pendu sur la face d'un rocher en surplomb. Cette fois-ci il se rattrapa de la main gauche, et quand il eut repris son équilibre, il se tourna et nous regarda. Avant d'arriver en haut de la falaise cela se répéta deux fois de plus. La cascade semblait avoir de sept à huit mètres de large à l'endroit où elle commençait à se précipiter dans le vide.

Pendant un moment don Genaro ne bougea plus. Je désirai demander à don Juan ce que don Genaro allait maintenant faire, mais je n'osai pas le déranger car il semblait complètement absorbé dans son observation.

Brusquement don Genaro sauta dans l'eau. Ce geste était tellement inattendu que je ressentis comme un coup au creux de l'estomac. Son saut avait été magnifique, extraordinaire. Pendant un instant j'avais eu la sensation bien nette d'avoir vu une série d'images superposées de son corps suivant une trajectoire elliptique jusqu'au milieu du courant.

Une fois remis de ma surprise, je m'aperçus qu'il avait atterri sur un rocher au bord du vide, un bloc à peine visible de l'endroit où nous étions assis.

Là, il demeura accroché pendant longtemps. Il semblait devoir lutter contre le courant. Par deux fois il fut suspendu au-dessus du précipice et je ne pouvais absolument pas me rendre compte à quoi il se retenait. Il reprit son équilibre et à nouveau s'accroupit sur le rocher. Puis tel un tigre, il sauta. Je distinguai à peine le rocher sur lequel il arriva, il ressemblait à un petit cône de roche juste au bord de la cascade.

Pendant au moins dix minutes il resta immobile. Et son immobilité m'impressionna tant que je tremblai de tout mon corps. J'avais envie de me lever, de marcher. Don Juan remarqua mon agitation et m'ordonna de reprendre mon calme.

Cette immobilité de don Genaro me plongeait dans une frayeur extraordinaire et mystérieuse. J'eus l'impression que s'il restait là plus longtemps sans bouger, je ne pourrais plus me maîtriser.

Soudain il sauta, et cette fois-ci jusqu'à l'autre rive. Il atterrit à quatre pattes, comme un félin. Pendant un moment il resta accroupi, puis il se leva, regarda de l'autre côté de la cascade, et ensuite, en bas, dans notre direction. Il s'immobilisa face à nous, ses mains à ses côtés comme s'il tenait les invisibles rambarde d'une passerelle.

Dans sa position il y avait quelque chose d'infiniment gracieux, son corps semblait très fragile, extrêmement frêle. A cet instant je pensai que don Genaro, avec son

bandeau, ses plumes, son poncho foncé et ses pieds nus, était le plus bel homme de la terre.

Il projeta ses bras en l'air, leva la tête, et par une sorte de saut périlleux sur le côté retourna en un éclair son corps vers sa gauche. Il disparut à nos yeux car le rocher sur lequel il avait été perché avait une forme arrondie.

Juste à ce moment-là, d'énormes gouttes commencèrent à tomber. Don Juan et les deux Indiens se levèrent brusquement. Je restai figé sur place. L'exploit de don Genaro m'avait plongé dans une sorte de choc émotionnel. Je sentais qu'il était un artiste accompli, je voulais le voir sur-le-champ, l'applaudir.

Je m'efforçai de le voir sur la rive gauche de la cascade, je croyais qu'il allait descendre, mais je ne vis rien. J'insistai pour savoir où il était passé, mais don Juan ne répondit pas.

« Dépêchons-nous, dit-il, c'est une grosse averse. Il faut reconduire Nestor et Pablito chez eux, et nous devons nous mettre en route, prendre le chemin du retour.

— Mais je n'ai même pas dit au revoir à don Genaro.

— Lui t'a déjà dit au revoir », répliqua sèchement don Juan.

Il me perça du regard pendant un instant, puis il relâcha son froncement de sourcils et se mit à sourire.

« Il t'a aussi souhaité beaucoup de bien, il s'est senti heureux de t'avoir près de lui.

— Mais nous ne l'attendons pas ?

— Non ! dit don Juan d'un ton tranchant. Laisse-le, où qu'il soit. Peut-être est-il un aigle volant vers l'autre monde, peut-être est-il mort là-haut. Maintenant ça n'a pas d'importance. »

Le 23 octobre 1968

Don Juan mentionna qu'il allait bientôt revenir au Mexique central.

« Allez-vous rendre visite à don Genaro? »

— Peut-être, dit-il sans me regarder.

— Don Juan, il va bien, n'est-ce pas? Il ne lui est rien arrivé, là-haut, à la cascade? »

— Rien ne lui est arrivé. Il est robuste. »

La conversation gravita autour de ce voyage qu'il projetait. Je lui répétai combien j'avais apprécié don Genaro, sa compagnie et ses plaisanteries. Il se mit à rire et déclara que vraiment Genaro se conduisait comme un gamin. Un long silence plana. J'essayais de trouver une astuce pour arriver à le questionner sur la leçon qu'il m'avait donnée. Don Juan me dévisagea et d'un ton espiègle me dit :

« Tu meurs d'envie de me poser des questions à propos de la leçon de Genaro, n'est-ce pas vrai? »

Jeus un rire embarrassé. Tout ce qui concernait la cascade m'obsédait. J'avais tourné et retourné tous les détails dont j'arrivais à me souvenir, et je me trouvais réduit à en conclure que j'avais été le témoin d'un incroyable exploit, d'une prouesse physique. Sans aucun doute don Genaro était un maître inégalable dans sa pratique de l'équilibre, mais comme chacun de ses mouvements avait été accompli d'une façon très rituelle, il était évident qu'ils devaient avoir une signification symbolique inextricable.

« Oui, je dois reconnaître que je meurs d'envie de connaître sa leçon. »

— Laisse-moi te dire ceci. Pour toi ce fut une perte de temps. La leçon était destinée à ceux qui peuvent voir. Nestor et Pablito, bien qu'ils ne puissent pas très bien voir, en ont saisi l'essentiel. Mais toi, tu es venu pour regarder. J'avais prévenu Genaro que tu es un imbécile

136

très curieusement constipé, et que sa leçon pourrait peut-être te purger, mais non! Cependant, cela n'a pas d'importance. Voir est très difficile.

« Je ne voulais pas que tu parles à Genaro, il nous fallut partir. Dommage. Mais rester aurait été bien pire. Pour te montrer quelque chose de splendide, Genaro a pris de grands risques. Dommage que tu ne puisses pas voir. »

— Don Juan, si vous me révéliez ce qu'était cette leçon, peut-être découvrirais-je que j'avais vraiment vu. »

Don Juan s'esclaffa.

« Ta meilleure spécialité c'est de poser des questions. »

Il semblait qu'il allait, une fois de plus, abandonner ce sujet de conversation. Nous étions assis comme toujours devant sa maison, et soudain il se leva et rentra. Je le suivis en insistant pour lui décrire ce que j'avais vu, et fidèlement je lui racontai tout ce dont je me souvenais. Pendant mon récit il conserva son sourire, et une fois terminé il hocha la tête.

« Voir est très difficile », dit-il.

Je le suppliai d'expliquer cette déclaration.

« Voir n'est pas une affaire de mots », dit-il catégoriquement.

Comme il se confirmait qu'il n'allait pas en dire plus, je me levai et allai faire quelques achats dont il avait besoin.

Je revins presque à la nuit. Nous mangâmes et ensuite allâmes nous asseoir sous la *ramada*. À peine étions-nous installés que don Juan commença à parler de la leçon de don Genaro. Je n'étais pas préparé à ce revirement, je n'avais pas amené mes carnets de notes, mais il faisait trop noir pour pouvoir écrire, et de plus je ne désirais pas interrompre le flot de ses paroles en allant chercher la lampe à pétrole.

Il déclara que don Genaro, un maître de l'équilibre,

137

pouvait accomplir des mouvements très difficiles, et très compliqués. Sasseoir sur la tête en était un, celui par lequel il avait tenté de me montrer qu'il était impossible de « voir » tout en prenant des notes. Être assis-sur-la-tête sans s'aider des mains était au mieux un numéro d'acrobate de cirque. Pour don Genaro écrire à propos de « voir » constituait un acte de même nature, c'est-à-dire une opération précaire, aussi étrange et inutile que de s'asseoir sur la tête.

Don Juan me fixa du regard et d'un ton extrêmement dramatique déclara que pendant que don Genaro faisait le singe assis sur sa tête, j'avais été excessivement proche de « voir ». Don Genaro s'en était rendu compte, et maintes et maintes fois il reprit sa manœuvre. Inutilement, car j'avais immédiatement perdu le fil.

Il me dit que don Genaro, poussé par l'amié qu'il me portait personnellement, avait tenté d'une manière très dramatique de me ramener à ce moment proche du « voir ». Ayant longtemps réfléchi sur la méthode à adopter, il avait décidé de me montrer l'exploit d'équilibre que constitue la traversée de la cascade. Cette cascade, pensait-il, ressemblait au bord sur lequel j'hésitais encore, et il était certain qu'ainsi il pourrait m'obliger à franchir ce passage délicat.

Il expliqua l'exploit de don Genaro. Il me rappela qu'il avait dit que les hommes apparaissent pour ceux qui « voient » comme des œufs lumineux composés de quelque chose semblable à des fibres de lumière qui tournaient d'avant en arrière et maintenaient cette forme d'œuf. Je devais aussi me souvenir qu'il m'avait précisé que l'élément le plus remarquable de ces créations en forme d'œuf était un faisceau de longues fibres qui jaillissait de la région autour du nombril. Dans la vie de l'homme ces fibres avaient une extrême importance, et elles constituaient le secret de don Genaro. Sa leçon n'avait rien à voir avec des sauts acrobatiques au-dessus du vide d'une cascade. Son exploit d'équilibre résidait

dans la façon dont il faisait usage de ses fibres « comme de tentacules ».

Don Juan laissa tomber ce sujet aussi brusquement qu'il l'avait abordé, et il se mit à parler de quelque chose d'autre.

Le 24 octobre 1968

Je pressai don Juan : je lui déclarai que je savais intuitivement que jamais plus je n'aurais de leçon d'équilibre, il devait donc m'en expliquer tous les détails pertinents; sans cela, je ne les découvrirais jamais par moi-même. Il me répondit que j'avais raison de croire que don Genaro ne me donnerait jamais plus une autre leçon.

« Que veux-tu donc savoir ? »

— Ce que sont ces fibres-tentacules.

— Ce sont des tentacules qui jaillissent du corps de l'homme. Ils sont visibles à tout sorcier qui voit. Les sorciers agissent envers les gens en accord avec la manière dont ils voient leurs tentacules. Les personnes faibles ont des fibres très courtes, presque invisibles. Les personnes fortes ont des fibres longues et brillantes. Par exemple celles de Genaro sont si brillantes qu'elles semblent épaisses. D'après les fibres tu peux savoir si une personne est en bonne santé, malade, méchante, gentille, ou perfide. Les fibres t'indiquent aussi si quelqu'un peut voir. Et c'est là qu'avec toi il se passe quelque chose de dérivant. Quand Genaro te vit, exactement comme mon ami Vicente, il sut que tu pouvais voir. Quand je te vois, je vois que tu peux voir, et cependant je sais que tu ne peux pas. Déconcertant! Genaro n'en revenait pas. Je lui ai dit que tu étais un drôle de numéro. Je pense qu'il a voulu voir par lui-même, et il t'a amené à la cascade.

— Pourquoi, à votre avis, je donne cette impression que je peux voir? »

Don Juan ne me répondit pas. Il resta silencieux pendant longtemps, et je n'osais pas le questionner davantage. Enfin il déclara qu'il savait pourquoi, mais qu'il ne savait comment l'expliquer.

« Tu crois que tout au monde est simple à comprendre, parce que tout ce que tu fais est une routine facile à comprendre. A la cascade, quand tu regardais Genaro se déplacer au travers du courant, tu as cru qu'il était un maître en sauts périlleux, cela parce que tu ne pouvais penser qu'à des sauts périlleux. Et pour toujours c'est tout ce que tu croiras. Cependant jamais Genaro n'a sauté au-dessus du courant d'eau. Genaro s'équilibrait avec ses magnifiques fibres brillantes. Il les allongeait, les rendait assez longues pour, disons, rouler sur elles au travers de la cascade. Il a montré la façon d'allonger ces tentacules et comment les déplacer avec précision. »

« Pablo a vu presque toutes les actions de Genaro. Nestor n'a vu que les manœuvres les plus évidentes et les détails lui ont échappé. Mais toi, tu n'as rien vu, rien du tout. »

— Don Juan, peut-être que si vous m'aviez prévenu auparavant de ce qu'il fallait regarder... »

Il m'interrompit pour me dire que le fait de me donner des instructions aurait gêné don Genaro, car si j'avais su ce qui allait se passer mes fibres se seraient agitées et auraient interféré avec celles de don Genaro.

« Si tu avais pu voir, continua-t-il, dès le premier faux pas fait par Genaro tu aurais su qu'il ne glissait pas en montant la piste le long de la cascade. Il dégageait ses tentacules. Par deux fois il les envoya autour d'un rocher, et comme une mouche, resta accroché à la pente verticale. Arrivé en haut il se prépara à traverser le courant d'eau. Il concentra ses tentacules sur un petit

rocher au milieu du courant, et lorsqu'ils y furent bien accrochés, il se laissa tirer. Jamais il ne sauta, et c'est pour cette raison qu'il pouvait sembler capable d'atterrir sur la surface visqueuse de petites pointes de rocher juste à la retombée de la cascade. Chaque fois ses fibres étaient soigneusement agrippées autour de ces rochers. »

« Il ne resta pas sur le premier de ces rochers très longtemps parce qu'il avait une partie de ses fibres fixées à un autre rocher, un rocher beaucoup plus petit placé au milieu du courant d'eau. Ses tentacules le tirèrent et il arriva sur ce rocher. Là eut lieu l'acte le plus remarquable de sa traversée. La taille de ce rocher ne permettait pas à un homme de s'y maintenir, et la force du courant d'eau l'aurait précipité dans la cascade s'il n'avait pas conservé une partie de ses fibres toujours attachées au premier rocher. »

« Là, il demeura assez longtemps parce qu'il lui fallut à nouveau étendre ses tentacules pour les envoyer de l'autre côté de la cascade. Une fois ceux-ci fortement agrippés, il dut relâcher l'emprise de ceux restés sur le premier rocher. Ce qui constituait un réel tour de force. Genaro est sans doute le seul à pouvoir faire cela. Il perdit presque l'équilibre, ou peut-être fit-il semblant, jamais nous ne pourrions le savoir. Personnellement je crois qu'il fut près de tout lâcher. Je sais cela, car il devint presque rigide et fit jaillir une magnifique excroissance, semblable à un faisceau de lumière, qui traversa l'eau. Une fois arrivé sur l'autre rive, il se redressa et laissa ses fibres briller comme un groupe de lumières. Cela il le fit uniquement pour toi. Si tu avais été capable de voir, tu aurais vu cette lumière. »

« Genaro resta là, te regardant, et alors il a su que tu n'avais pas vu. »